

## 19

### L'ANCÊTRE

Les choses tournaient plutôt rondement depuis *Monsieur Pasteur*. Je ne manquais pas de projets, j'étais très sollicité pour rencontrer des classes et je sortais un livre par an, parfois deux. Nettement insuffisant à mon goût, comparé à certains qui écrivaient à jet continu et publiaient autant de bouquins qu'un curé peut en bénir. Pas des pisse-copie, je m'empresse de préciser. Leurs bouquins tenaient la route, et j'admirais leur facilité, leur talent toujours égal. Néanmoins, j'avais le sentiment de

commencer à m'installer dans le paysage.

1990 s'annonçait comme une bonne année. Mon roman, *Les deux maisons*, qui avait obtenu sur manuscrit, le prix du Ministère de la Jeunesse et des Sports, était édité chez Hachette, et *Le prince de l'hiver*, un second album illustré par Frédéric Clément, sortait enfin chez Milan, après des années passées à rechercher un éditeur. Beau travail, une nouvelle riche collaboration avec Frédéric. On avait rêvé, cinq ans auparavant, dans un train entre Rouen et Le Havre, de remettre ça, après *Le premier chant*. Frédéric m'avait dit :

— J'aimerais faire un livre bleu. Et toi ?

— Moi, j'avais répondu, un livre froid. Ça tombe bien.

Le bleu s'accorde pas mal avec le froid.

Restait à trouver une idée et à écrire le texte.

À cette époque, j'avais une grosse, très grosse nostalgie de la neige et du froid. C'était le Jura qui m'appelait. Mon enfance simple de là-bas, héritière d'autres enfances encore plus frustres, aux hivers de moins trente et d'engelures aux pieds, que ma mère soulageait en me faisant prendre des bains d'urine dans une cuvette. Ce passé m'apostrophait, sur le mode : « Qu'est-ce que tu fais de ce qu'on t'a donné ? » Je sentais son reproche d'ami que j'avais négligé, d'ami nourricier. Il s'installait en moi,

comme un vieux appuyé sur sa canne devant son fourneau, et son regard silencieux se rivait dans mes yeux.

— Tu vas attendre encore longtemps ?

J'aurais voulu répondre que non, mais je préférais me taire.

Ce conte, en dehors de la neige, n'a rien à voir avec le Jura, et, mon échec à satisfaire l'attente de l'ancêtre au coin du feu, agrandit encore sa frustration et mes regrets. Le sentiment que je n'y arriverais jamais.

Je découvris le thème, vers 16 heures 45, un jour d'avril, sur un trottoir d'Aubervilliers. J'y étais resté la journée, invité par les bibliothécaires à rencontrer des lecteurs, et j'avais passé l'après-midi dans une école ancienne, qui gardait encore précieusement ses marronniers dans sa cour de récré. Un bel après-midi métissé. Dix cultures, dix pays étaient rassemblés dans les classes et unis très simplement en un groupe hétérogène, mais soudé par une ferme volonté. Cette volonté c'était l'institut. La clé de cette cohésion. Une illustration de la laïcité en action, juste, habitée.

Ah, je vois ton sourire entendu ! Je donne dans l'image d'Épinal, c'est ça ? Effectivement, je donne dans l'image d'Épinal, pour la bonne raison, premièrement, que tous les

stéréotypes ont une source dans la réalité, et que, deuxièmement, j'étais resté quelques heures à barboter dans la source en question, toute frémissante et colorée par des voix qui chantaient de tous leurs accents. Voilà tout ! En bon témoin ému, je ne fais que rapporter ce que j'ai vu.

L'air était doux. Une odeur de lilas rehaussée d'un peu d'oxyde de carbone. Un pur délice. Pour moi, à cet instant, le parfum authentique de la satisfaction, du boulot accompli comme il faut. J'étais bien. La bibliothécaire qui m'avait piloté marchait à mes côtés. On discutait de l'après-midi, des réactions des enfants, de leur pertinence, sans se presser. J'aime ces instants un peu fatigués, qui suivent les belles rencontres. J'ai envie de flâner, de m'attarder, pour retenir un peu les sensations avant qu'elles se dépapillotent. Ces enfants dont on parlait, je les emportais avec moi. Ils me tiendraient compagnie dans les embouteillages du périph.

Devant nous, du même pas nonchalant, un père et son fils discutaient tout aussi tranquillement.

— Je ne veux pas que tu joues avec Mohamed, tu m'entends, disait le monsieur. C'est un arabe. Les arabes c'est de la sale race. Tu peux pas leur faire confiance. Ça peut pas être tes amis. Avec eux, faut toujours rester sur

ses gardes.

On s'est regardés, ma compagne et moi, à la tu-as-bien-entendu-ce-que-j'ai-entendu-oui-dis-moi-que-c'est-pas-une-ruse-de-mes-oreilles-pour-que-je-leur-paie-un-sonotone ?

Devant nous, la conversation se poursuivait avec la même nonchalance paisible, dans cette douceur de papa qui était venu attendre son petit à la sortie de l'école et qui lui portait son cartable, pour qu'il puisse grignoter son quatre heures de pain au chocolat. Oui, on avait bien entendu.

La suite, on n'a pas compris, parce qu'on n'a pas cherché, pas écouté, vu que c'était du tout cuit, et qu'on s'était mis à parler, mais à mi-voix, tellement on était suffoqués, consternés, assommés, après cet après-midi de lumière et de renouveau printanier qui s'achevait dans le caniveau. Pas compris non plus que devant nous, marchait une préfiguration de ce qui nous attendait, la haine ordinaire, le communautarisme des cinglés, l'abandon des zones de non droit. Avec l'école, recolleuse de morceaux, bergère du grand troupeau, arc-boutée pour faire pâître toutes ses brebis sur les prairies de la République, en déjouant les chicanes, en apaisant les conflits, en repoussant aussi le harcèlement des loups. Enfin, en

essayant.

Qu'est-ce qu'on a loupé, bordel ? Qu'est-ce qu'on a loupé, dis ?

Aujourd'hui, quand je songe à cette conversation, je ne peux pas m'empêcher de penser que les associations anti-racistes n'ont fait que compliquer les choses avec leurs invectives primaires, leurs dénonciations culpabilisatrices à sens unique et leur sacralisation immodérée de l'immigré, qui n'a contribué qu'à amplifier son rejet. Elles ont activé l'incendie, et puis gueulé « Au feu ! », benoîtement, comme les pompiers incendiaires, et tout de suite héroïques, en première ligne, pour combattre le sinistre. Leurs forfanteries de hâbleurs intolérants au nom de la tolérance, leur intimidation, qui ne laissait place à aucune autre option que la leur et dont chaque semaine nous distillait le catéchisme, étaient assez en ligne, finalement, avec les rodomontades du Menhir qui la jouait biscotos la gonflette sur le foirail politique, et qui, grâce à la proportionnelle de Tonton, avait pu envoyer une phalange de députés frontistes à l'Assemblée Nationale. Finalement, les urgentistes de l'antiracisme et leurs imprécations, se sont révélés aussi nocifs que les chasseurs de faciès.

C'était ce temps. Je rappelle juste pour ceux qui ont oublié ou qui n'étaient pas nés. Pas pour jouer les vieilles

tiges. Et que ceci explique cela. Je veux dire, la conversation sur le trottoir explique mon conte pour les enfants, dans ce contexte-là.

Donc, *Le prince de l'hiver*, ce sale hiver, éclos dans un printemps d'Aubervilliers, est sorti et il a eu deux prix, dont un autre européen. C'était bien. Mais tu vas voir comme c'est cocasse, et rageant sur le coup, parce que lorsque tu as dans les mains de quoi faire un carton, tu es toujours contrarié par un barjo qui te coupe l'herbe sous les pieds. Quand il est sorti, l'album, fin 90, le premier tirage a été épuisé très rapidement. En trois mois, plus rien ! Seulement voilà, au moment où il aurait fallu le réimprimer, tous les lecteurs potentiels étaient rivés devant leurs télévisions. Because ? *Desert storm*, amigo. L'invincible armada faisait trempette dans les eaux du golfe Persique. On ne savait pas comment les choses allaient tourner, souviens-toi, avec ces Irakiens qui nous promettaient la mère de toutes les batailles, et les bruits de chenillettes de cette dinguerie, amplifiés par les médias qui se régalaient d'en faire leurs choux gras. Alors, tu m'as compris, les éditions Milan ont attendu pour réapprovisionner les gondoles. Logique. On n'a pas la tête à lire quand l'apocalypse s'invite à l'apéro.

Assez désopilant, quand tu y songes, de constater que,

dix ans après, quand le monde libre a remis le couvert en emboîtant le pas aux mensonges éhontés de Georges Buisson fils et de son comparse britannique, ce soit Chichi, aux commandes des armées, qui ait démontré à ses prédécesseurs va-t-en guerre, comment ne pas se laisser embarquer dans les plans foireux. Les bons côtés de l'alternance, en somme.

Bon, après que les champions de la démocratie eurent reconduit Saddam à la frontière et les marchands de canons fait leurs affaires, les choses se sont tassées. Milan a réimprimé notre album, mais le coup de feu était passé, si j'ose m'exprimer ainsi.

Oui, je dis *notre* album, élaboré par Frédéric et moi, fruit parvenu à maturité de la conversation que nous avons eue cinq ans plus tôt. Je cite toujours les illustrateurs de tous les albums que j'ai publiés, par respect de la réalité et pour témoigner de notre façon de travailler. Dans un album, auteur et illustrateur sont indissociables. Le talent de l'un s'amplifie du talent de l'autre. La fusion du texte et de l'image contribue à l'élaboration d'une troisième langue, subtile, impondérable, qui façonne le récit par de nouvelles résonances. Une vapeur. François Ruy-Vidal, le père de cette évidence, l'a démontrée comme nul autre. Du reste,



la loi sur la propriété intellectuelle institue co-auteurs l'illustrateur et l'auteur. Mais l'usage s'écarte parfois du droit et tous ne partagent pas cette manière de voir. Il m'est ainsi arrivé de découvrir, dans telles expositions d'originaux (ou de reproductions) qui sillonnaient les salons, consacrées à tels ou tels *illustres tracteurs*, comme dirait le bon Prince de Motordu<sup>1</sup>, que les images extraites des livres auxquels ils avaient collaboré et dont les titres étaient cités, ne mentionnaient pas les noms des auteurs (je faisais partie du lot, avec pas mal d'autres sélectionnés), comme si les textes étaient des anonymes du XX<sup>e</sup>, dénichés dans des greniers. Les petites dames ou petits messieurs, producteurs de ces expos, tellement pressés de faire entrer l'art dans une page, compactaient tant notre boulot qu'ils en laissaient des fragments sur le carreau.

Ça te la coupe littéralement, la chique, quand tu tombes sur ces assassinats. Tous tes efforts pour exister réduits à néant. Zou ! Effacé, tu es, pulvérisé par la décision d'une décideuse que tu entends faire son marché, en picorant ce qui l'arrange dans nos livres : « L'image oui, je prends, coco ! Ça m'intéresse. Le texte non, coco, je

---

<sup>1</sup> Cf. *Dictionnaire de Motordu*, de Pef (toujours le même Pef original, précédemment cité, bien entendu). Gallimard, Folio cadet.

laisse ! » D'autant plus que, lorsque tu es témoin de l'escroquerie, tu es toujours accompagné par un copain.

— Dis, t'as vu, y'a ton bouquin ! Mais...ils ont pas mis ton nom !

Toi, elle t'avait sauté aux yeux, l'anomalie. Mais lui, il ne peut pas s'empêcher de s'exclamer. Et d'insister :

— Oh les cons ! Ils sont gonflés. Mais... ils ont le droit ?

Tout de suite les gros mots. Il n'est plus question de droit ici, mais de cohérence, d'élégance. On dirait que l'illustrateur, tellement flatté qu'on lui fasse la fête, anesthésié par les fumées d'encens, n'a pas eu la présence d'esprit de rappeler que sans le texte de l'auteur, ses images n'existeraient pas, et qu'en dépit de tout son talent, c'est encore la voix du texte qui murmure en écho de ses illustrations. L'évidence !

Tu as remarqué comme on se sent péteux, parfois, d'être spolié. Moi, l'injustice, me donne envie de changer de trottoir, de me carapater du côté de l'ombre, pour me fondre dans le gris et trouver un moyen de disparaître. Ça doit bien exister. La porte de l'ombre, non ?

1990, c'était *Les deux maisons* aussi, j'ai dit au début de ce chapitre. Avec ce livre, j'avais arraché un premier sourire à l'ancêtre, à côté du fourneau. Juste esquissé, son

sourire, car il avait rapidement glissé dans sa barbe où il s'était perdu. Une barbe de plusieurs jours, comme il se doit. L'ancêtre ne se rasait qu'une fois par semaine, le dimanche. Pas pour affirmer sa virilité devant les badauds. Pour économiser l'eau.

Je n'avais pas écrit ce roman par mes seuls propres moyens, je dois l'avouer. J'avais été aidé par les copains. Ceux de la Charte. Christian Grenier, surtout, qui avait mis le feu à nos poudres. Mais il faut que je reprenne les choses à leur début, sans quoi je risque de m'embrouiller, et toi avec, par-dessus le marché.

Pardonne-moi, mais les livres, c'est un peu compliqué. Tu commences par un bout, tu tires tranquillement ton fil d'Ariane, et tu te retrouves sans crier gare, dans un dédale à la Thésée, qui sent son Minotaure à plein nez.

Il faut que je remonte à l'époque où l'ancêtre a commencé à me pétrir la mémoire.

Les choses te tombent sur le paletot, des fois, tu te demandes pourquoi. À force de me baguenauder dans les enfances, celle de mon fils, celles des mêmes dans les classes, la mienne, qui me servait à explorer, mesurer, essayer de comprendre et finalement à tout compliquer, à force de tournicoter en large et en travers, comme une souris dans son labyrinthe expérimental, obnubilée par ses

performances, j'ai fait une découverte colossale : avant moi, le monde existait. Ma propre enfance n'était pas la source, comme je croyais. Tout juste une résurgence, un ruisselet qui découlait d'une discrète rivière. Avant ma vie, en effet, d'autres vies, d'autres enfances prioritaires, d'autres amours, d'autres angoisses, d'autres espérances, en deux êtres essentiels : mes parents. Parents que j'avais toujours regardés sans les voir, parents éternels, figés comme deux monolithes. Je les découvrais soudain animés, vivants. De chair, de cœur, de jeunesse, de rires et de larmes. De frêle fibre humaine comme je l'étais. Mon travail sur l'enfance me ramenait à la leur dont je ne m'étais jamais soucié. Devenu curieux de leur passé, mais sur le tard, enfin désireux de chercher dans leurs vies des réponses à la mienne, pour comparer, apprécier, il ne m'était plus possible de les questionner, car ils n'étaient plus là.

Personne, soudain, à qui me référer, maintenant que l'envie m'en prenait. L'immobilité autour de moi. Un silence de cave, ou l'air, désespéré de ne plus être respiré, s'est plongé dans le noir, comme jadis, Œdipe, lorsque la vérité s'est abattue sur lui. Une image possible du néant. En moins violent ce que doivent ressentir les enfants sans passé, dont l'origine a été administrativement effacée, ou

enterrée par les fuites et les lâchetés de leurs géniteurs. Ce jour-là, mes parents sont morts pour la seconde fois.

Alors, j'ai décidé de les chercher, en menant mon enquête, ainsi que tant d'enfants l'avaient fait avant moi, pour faire murmurer le silence, trébucher leur solitude, avec l'espoir de les reconstruire, par bribes, comme on recolle des morceaux, pour me faire pardonner mes années d'indifférence et de désinvolture.

Je suis donc parti interroger mes oncles et mes tantes, encore de ce monde, mes témoins.

Mon roman, *Les deux maisons*, était la trace de cette recherche. J'y racontais la vie d'un garçon, en 1925, qui partait pendant huit mois, gagner sa croûte, chez un patron. Du premier plateau jurassien, le pays des buis, il s'exilait sur le deuxième, dans une terre à sapins. Je réunissais ainsi les deux villages de mon père et de ma mère.

Le boulot du gamin ? Berger. Précision : on devrait dire vacher, puisqu'il gardait les vaches. Mais dans le Jura, on dit berger. Comme on dit aussi écurie, au lieu d'étable. Des mots qui sentent la traite bi-quotidienne et la fourche à fumier, la brouette qui grince, les seaux que l'on transporte pour faire boire les bêtes. Des mots de labeur, d'une propreté douteuse, et parfumés, tout ce qu'il y a de

naturel. Pas ceux de l'Académie. Et l'écurie, quand on veut préciser, on dit l'écurie des vaches ou l'écurie du cheval. Enfin du cheval, de la jument plutôt, vu que les paysans jurassiens savaient que les étalons, à part cavalier, c'étaient des bons à rien. Alors que pour le boulot, pardon, leurs femelles n'étaient pas du genre à s'emmêler les pâturons.

Mes oncles et mes tantes, comme tous ceux de leur âge, avaient été éduqués à ne compter que sur eux-mêmes. Sur leurs voisins, un peu, à condition de n'être pas brouillés depuis plusieurs générations, ce qui atténuait sensiblement la fameuse solidarité d'antan. Quant à espérer un coup de pouce de l'État, ils n'y pensaient même pas. Donc, leurs propres moyens d'abord, leur responsabilité, leur prévoyance, ou leur impéritie (mais quand tu as flemmardé pour rentrer ton bois à la saison, fais-moi confiance, après un hiver à te les geler, tu sais où sont tes priorités l'année suivante. Le Jura, pour les cigales, n'est pas à franchement parler un endroit idéal !). Leurs ressources se trouvaient dans leurs champs, leurs forêts et leur mémoire, qui était leur première terre. Ne pas négliger la mémoire. Celle de l'ancêtre était organisée, souvent fiable. Elle s'appuyait sur les saisons, les événements familiaux, du pays, tristes ou joyeux. Tout était bon pour

imprimer le souvenir, avec une préférence pour le malheur. Sans oublier de brèves correspondances avec le calendrier officiel, comme moyen de transmission à l'étranger, pour partager. Les parents éduquaient leurs enfants à la mémoire. À tout propos, ils rappelaient tel fait, tel incident, telle péripétie climatique, tel avènement : l'électricité, le tacot... les reliaient entre eux, les rapportaient à des événements plus anciens vécus par les grands-parents, remontant ainsi les décennies, posant en perspective la longue marche de la vie. Les souvenirs s'enrichissaient de ces strates successives, provoquant bien quelques confusions entre le propre vécu de l'enfant, celui de la maman, de la mémé, voir même de l'arrière. Mais quelle stimulation pour les neurones que ces mémoires élevées au grand air, libres de toute prothèses électroniques, et quelle santé !

On rapporte souvent cette assertion, en vigueur dans certaines tribus africaines, que lorsqu'un griot meurt (vieux de préférence, le griot), c'est une quasi bibliothèque qui disparaît (le mot bibliothèque est à l'usage des seuls occidentaux, évidemment, pour leur donner le sens des proportions). Cette manie d'aller chercher les indigènes d'Afrique, pour faire plus vrai ! Encore un coup de la mauvaise conscience de l'homme blanc, ça, de sa

culpabilité coloniale. Moi, je n'avais pas besoin de courir chez les Dogons ou chez les Ouldémés. Les arts premiers je les avais à portée de main, sur mes plateaux jurassiens. De la vraie nourriture d'ethnologue, j'ai rapporté, consignée sur mes cassettes, avec un bon accent de forêt à débiter à la hache, que les Marseillais, à côté, avec leurs pagnolades convenues qui amusent tant la capitale, peuvent remballer leur pastaga.

L'oncle François, quand il racontait, commençait toujours par sortir la miche de pain, le vin et le fromage (du comté, forcément ; quand on dit fromage, tout le monde comprend comté, sans qu'il soit besoin de préciser). On mangeait une bouchée, deux, je relisais ma liste de questions préparées et je mettais le magnéto sur pause. L'oncle était lent et massif. Il avait passé sa vie à débarder les épicéas et les hêtres, avec ses bœufs dans la forêt. Bayard, Mouton, Bouquet... Il prenait son temps, et la tante Clotilde attendait le signal de son frère, en préparant les seaux de farine pour les veaux, avant de se glisser dans la conversation. Je commençais à le questionner, enclenchais sur play, il finissait de mâcher sa bouchée, et, de la pointe de son couteau, désignait le magnéto :

— Ça marque ?



— Oui, oui, tonton, ça marque, tu peux y aller.

J'ai ainsi recueilli, chez les uns, chez les autres, des renseignements de première main sur le bûcheronnage, le débardage, la tournerie, la manière particulière de fabriquer les robinets de cytise, dont mon grand-père maternel avait spécialité, la façon de tuer les cochons, de castrer les taureaux... et lorsque j'avais du mal à me représenter tel geste, telle passe de travail, cet oncle-là, ou cet autre, m'emmenait dans son atelier, et m'expliquait, outils en main. Sauf pour le taureau, on n'avait pas de volontaire. Pour le cochon, j'avais vu faire mon père, mais de loin. Il était très recherché.

On parlait jusqu'à la nuit bien avancée.

— Reste avec nous. La Clot va faire chauffer la soupe.

Misère ! la tante commençait seulement à regarnir les râteliers, je ne savais pas où la soupe allait nous entraîner.

— Non, non, il est temps que j'aïlle, tonton. Je reviendrai.

— Pas demain, c'est que. Il nous reste une bacalée de foin. Faut qu'on la rentre. Le ciel s'embarbouille, ça veut déjà tourner le mauvais temps, nom de Dieu de nom de Dieu.

Les jurons, chez lui, étaient des manières d'assouplir ses phrases, d'y incorporer de l'humain.

— Ça fait rien, tonton. Après-demain.

Réunir les matériaux de construction est une chose. Construire la maison en est une autre. Une fois rentré chez moi, une fois réécouté et décrypté mes bandes, l'attente de l'ancêtre était plus violente que jamais. Je me suis donc lancé dans l'écriture, désireux de lui prouver qu'il n'avait pas attendu en vain. Mais au bout de trois ou quatre chapitres, la panne. Je ne voyais plus où aller, incapable d'organiser mon récit. J'ai insisté, repris, rebloqué, et finalement, décidé d'abandonner. Plus dure fut donc la chute.

C'est à ce moment — c'est-à-dire quelques années après —, que la Charte entra en jeu, avec le fameux coup d'aiguillon de Christian Grenier.

On était combien, à la Charte ? Allez, une grosse quarantaine, à nous répandre à qui mieux mieux, imposant nos tarifs et faisant bouillir l'esprit de notre active confrérie, présents dans les débats et les bibliothèques, occupant aussi, et de manière significative, l'actualité de l'édition.

À la Charte, un souci nous préoccupait : nous affirmer ensemble, en tant que créateurs. Brandir notre manifeste, publier chacun dans notre coin des livres qui faisaient la

preuve de nos regards sur l'enfance, était certainement nécessaire mais totalement insuffisant. Faire vivre le groupe dans une œuvre commune, voilà ce qu'il nous fallait ! Les AG se succédaient sans apporter de solutions. Mais discutait n'est pas toujours vain et constater son immaturité prépare aussi les éclosions, en tiédissant les couvains. À force de confier à des petits groupes le projet qui le turlupinait, Christian Grenier finit par se faire entendre, car nous étions prêts.

— Une saga ! dit-il avec l'air d'évidence de celui qui se tue à rabâcher. Il faut qu'on se lance dans une saga !

Et ce jour-là, silence, de courte durée, car interrompu par une question.

— Une saga ? Explique.

Et Christian expliqua.

— On a tous des projets qui nous tiennent à cœur, difficiles à faire accepter par les éditeurs, parce que trop spécifiques. Regroupons-les dans un ensemble, dans lequel chacun aura la responsabilité d'un élément. De cette manière, on aura plus de chance d'aboutir. Par exemple, on prend le vingtième siècle. Chacun est féru d'une époque, d'une région dont il est originaire, d'un événement, d'une passion qu'il a. Organisons-les en une succession de romans qui balaient la totalité du siècle. Allez, risquons la

comparaison. À la Balzac. On se fait la Comédie humaine de la Charte !

Je me taisais. Je ne voyais pas comment nous accorder, nous concilier. C'était trop buissonnant. Christian nageait en pleine utopie, mais d'un autre côté, j'avais confiance en lui. Avec son habitude de découvrir des mondes extra-terrestres, de raconter des expéditions interplanétaires, il n'avait jamais peur de poser l'impossible sur une rampe de lancement. Pendant que d'autres questionnaient déjà, demandant des précisions, enrichissant, par des propositions, le projet qui commençait à balbutier, je songeais en silence à mon histoire jurassienne abandonnée, à l'ancêtre qui attendait toujours, pensant que l'occasion de faire la paix avec lui m'était enfin offerte. Oui mais, réussir aujourd'hui ce qui m'avait tenu en échec hier. Tenter à nouveau. Risquer le tout pour le tout... Qui sait, cette fois, avec l'amitié qui poussait ?

C'était un beau projet. Les compagnons, au terme de leur formation, sont tenus de présenter un chef d'œuvre. Et si cette saga devenait celui de notre Charte ?

— Alors définissons un fil rouge ! s'exclamait Christian, en réponse à une question. Ou plusieurs. Ils seraient des contraintes. Des passerelles entre les romans. Tout le monde devrait les utiliser, à sa manière, en les

développant, ou comme de simples clins d'œil. Tout est possible.

Certains, dans la confiance de Christian depuis longtemps, et gagnés à son idée, apportaient déjà des solutions sur ces points. On opta pour plusieurs constantes obligatoires. Un personnage d'abord, qui naîtrait avec le siècle, dans le premier roman, et s'éteindrait au passage du millénaire. Nous étions en 1987. Cela signifiait que la saga, qui devait se référer étroitement à des faits historiques, se poursuivrait jusqu'à l'aube du siècle suivant. On ajouta au fil rouge, un dessin blanc, de Picasso, une colombe, que le maître aurait dessiné sur la nappe en papier d'un bistrot, puis que le cafetier aurait récupérée, et qui voletterait d'histoire en histoire, en apportant sa paix.

Mais l'AG ne pouvait pas tout régler. Un courrier partirait à tous les adhérents pour lancer le projet, rameuter des volontaires, y compris des illustrateurs intéressés de s'embarquer dans cette aventure, et fixer une première réunion où tous – le plus possible en tout cas – se retrouveraient, ayant déjà réfléchi à un sujet, une époque, des personnages, afin de définir sans tarder un premier schéma de l'ensemble. Alain Duret fut institué référence historique du groupe et Christian Léourier, virtuose comme pas un de l'informatique et en avance sur nous tous,

secrétaire du projet. Il aurait la haute main sur notre forêt d'arbres généalogiques, ascendances et descendances familiales, essaimages régionaux, croisements divers, et superviserait la cohérence de l'ensemble, en traquant notamment anachronismes et grossières fautes de logique.

Après quoi, il s'agirait d'attaquer l'édition et de trouver un partenaire pour nous publier.

Je rouvris alors mon dossier inachevé, réécoutai mes heures de témoignages enregistrés, retournai dans le Jura, m'attardant dans les combes, sur les chemins forestiers, recherchant la compagnie des troupeaux, quêtant des précisions, répertoriant les variétés de fleurs des talus et d'arbrisseaux qui fleurissaient les haies, collectionnant des parfums de feuilles fraîches, de résines mêlées de chants d'oiseaux, de foins séchés dans la clameur du soleil, attendant, assis dans la rosée, que les buses quittent les lisières, cueillant les humeurs de la pluie, vibrant au diapason des cloches qui signalaient midi, notant scrupuleusement la bascule des couleurs dans le ciel au levant.

Je le laissais enfin venir à moi, ce pays que j'avais tant repoussé. Je m'emplissais de lui, m'en saturais. J'y avais rencontré l'enfant absolu qui, depuis mes premières

années, n'avait cessé de me guider, et je compris, au cours d'une longue contemplation, ébloui par la puissance d'un petit lac, dont les eaux noires illuminaient l'obscurité d'un bois de sapins, que cet enfant ne formait qu'un seul être, avec l'ancêtre dont la déception me hantait.

Enrichi de ces présences qui m'alourdissaient de joie, de la chaleur des amis qui m'accompagnaient, j'accomplis ainsi les premiers pas d'un long chemin de réconciliation, à la rencontre de mes parents.

La saga ? Une belle aventure, avec des hauts et des bas. Nous étions vingt<sup>2</sup>. Vingt auteurs, vingt romans. Et nous avons convaincu un éditeur que notre projet valait la peine d'être soutenu. Un grand. Hachette. Nous lui avons proposé d'instituer la Charte directrice de collection, puisqu'elle apportait le concept, la matière et le suivi aussi. D'une part, le siècle n'était pas achevé, et demandait à être accompagné jusqu'à son dernier souffle, d'autre part, nous avons offert aussi de rédiger un matériel pédagogique d'accompagnement, dossiers sur les périodes traitées par nos romans, à destination des enseignants, le tout

---

<sup>2</sup> Philippe Barbeau, Robert Bigot, Jacques Cassaboïs, Anne-Marie Chapouton, Alain Duret, Daniel Fondanèche, Christian Grenier, Michel Grimaud, Valérie Groussard, Gérard Hubert-Richou, Michèle Kahn, Jean-Pierre Kerloc'h, Michel Lamart, Christian Léourier, Yves Pinguilly, François Sautereau, Béatrice Tanaka, Francis Valéry, Nicole Vidal, Joëlle Wintrebert.

maquetté, mis en forme par nos amies illustratrices, Claire Nadaud, Teryl Euvremer, Florence Koenig, qui s'était montrées d'emblée prêtes à participer à l'entreprise.

Toutes ces propositions furent accueillies avec intérêt, au cours de nos rencontres préliminaires. Un intérêt qui demandait à être précisé et contractualisé, bien entendu. Mais nous ne manquions pas d'idées à soumettre et d'arguments pour les faire valider.

Seulement voilà, chez Hachette, en ce temps-là, le turn over était pris de folie. Une véritable danse de saint-Guy. Notre interlocutrice, prête à nous suivre, au lancement de notre affaire, ne faisait plus partie de la direction éditoriale, quand les manuscrits furent achevés. Remplacée par une autre, en charge d'une restructuration, au positionnement différent. Des engagements contractuels avaient été pris, pourtant. Il fallut donner suite, mais avec modération. Des romans, pas tous, coïncidaient justement avec la définition du nouveau segment. Plus question que la Charte soit directrice de collection, plus question d'accompagnement pédagogique, une belle idée, mais pas encore dans les objectifs de la maison. Bref, les temps avaient changé. Il faisait un peu frais.

Des manuscrits furent donc retenus, d'autres non. Ce petit vent acidulé jeta un froid entre nous. Certains étaient



élus, d'autres exclus.

Le projet, tel que nous l'avions rêvé ne vit jamais le jour. Des romans furent publiés ici et là, chez Hachette, puis Flammarion, et plus tard Actes Sud, qui reprit quelques miettes. Chaque éditeur fit son marché. Certains livres subsistent encore. D'autres ont disparu à jamais, dont le mien.

Amen.

**Jacques CASSABOIS**

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

[www.jacquescassabois.com](http://www.jacquescassabois.com)